Cau
FRC
7620

RÉFLEXIONS

Sur les Principes & les Réſultats des nouvelles Ordonnances Militaires.

Cur non ? . . . . .

THE NEWBERRY LIBRARY · CHICAGO

RÉFLEXIONS

Sur les Principes & les Réſultats des nouvelles Ordonnances Militaires.

DANS un moment où tout Ordre eſt encore interverti, où rien en France n'a repris ſon véritable aplomb, il ne peut être qu'utile d'arrêter ſes regards ſur les inconvéniens qui peuvent réſulter de cette ſubverſion générale, au milieu des grands intérêts qui agitent aujourd'hui la France. Quelques réflexions ſur l'état où l'on a réduit le Militaire, paroîtront ſans doute bien foibles & peu ſuſceptibles d'attirer l'attention; mais le Militaire intéreſſant à la fois la ſûreté d'un grand Royaume & l'exiſtence d'une portion nombreuſe des individus qui le compoſent, il eſt néceſſaire de rechercher les effets que produiſent & que peuvent produire les Principes nouvellement adoptés. Les détails d'une Ordonnance Militaire

ne doivent être que les conſéquences du plan général ; c'eſt donc ſous ce dernier rapport que je conſidérerai les changemens opérés par le Conſeil de la Guerre : & ſi les baſes de ce grand édifice paroiſſent défectueuſes, les détails, qui en ſont la ſuite, ſe trouveront entraînés dans l'improbation générale que doit recevoir un ſyſtême qui ne peut paroître que déſaſtreux.

Il eſt, je crois, reconnu depuis long-temps, qu'il exiſte une diſproportion évidente, entre les ſacrifices qu'exige l'état Militaire, & les avantages qui les compenſent. Quel eſt donc le mobile qui rétablira, ſans effort, l'équilibre dans l'opinion générale ? Ce ne peut être que l'empire de l'idée morale que nous attachons au ſervice, ou celui de préjugé ; peut-être encore devons nous à la réunion de ces deux principes la ſoumiſſion volontaire à un échange auſſi déſavantageux, & nous ne penſons plus dès-lors à la valeur réelle de cet axiome du droit ſocial : *Que, chacun ne concourant pas individuellement à la défenſe publique, celui qui s'y dévoue doit recevoir une exiſtence aſſurée, &, de plus, doit être dédommagé de la perte de ſa liberté & du danger qu'il peut courir en combattant pour ſon pays.*

Nos Troupes cependant reçoivent à peine le néceſſaire. L'empire du devoir dans les uns, le courage

naturel dans les autres, dans tous un desir pressant de mettre en jeu les facultés morales & physiques, qui tendent à nous élever au-dessus de nos semblables ; voilà ce qui supplée au reste. Nos Soldats, entraînés par ce mouvement incalculable, oublient facilement qu'ils auroient droit d'exiger une plus forte récompense de leur pénible travail, & ce n'est que parce qu'ils raisonnent moins leur intérêt qu'ils n'écoutent leur vocation, que nous voyons les uns s'empresser de se dévouer au service de la Patrie, & d'autres n'y renoncer qu'à regret.

Ce sont cependant ces mêmes hommes qui nous accordent un service volontaire & aussi gratuit ! Ce sont ces hommes, que nous ne conservons que par l'empire du préjugé ; & en qui repose le salut & la gloire de l'Etat ! Ce sont ces hommes, dis-je, que nous voulons aujourd'hui assimiler à des machines. Loin de chercher à les retenir sous leurs Drapeaux, en leur offrant une existence plus desirable que celle qu'ils trouveroient au milieu des travaux de la Campagne, nous voulons employer tous leurs moyens physiques, sans leur permettre la moindre existence morale. Ce faux principe est la source de tous les vices qui minent le Militaire en France. Mais si les Partisans de ce plan dangereux peuvent arriver au point d'enchaîner jusqu'au besoin si naturel du mouvement, ils n'auront ja-

mais le même empire ſur la ſaine raiſon, c'eſt l'écueil contre lequel ils échoueront, & qui, tôt ou tard, anéantira le coloſſe monſtrueux qu'ils élèvent; ce ne ſera, à la vérité, qu'après avoir détruit toute la confiance des Troupes; & nous perdrons, par eux, cet agent ſi puiſſant, qui fait un Héros de chaque Soldat, lorſqu'il eſt aſſuré des talens de ſon Chef.

Un inſtant de réflexion, ſur l'importance de quelques vérités reconnues, auroit épargné bien des erreurs au Conſeil qui nous gouverne, bien des tourmens à l'armée, & bien des regrets à celui qui nous a livrés à un ſyſtême auſſi dangereux.

Dans une profeſſion que l'opinion ſeule ſoutient, dont les devoirs ſe multiplient à chaque inſtant de la journée, pourquoi s'acharne-t'on à vouloir refuſer à ceux qui l'embraſſent toute action morale? C'eſt que, pour les génies étroits, il eſt en général bien plus aiſé de commander & de punir que de perſuader & d'inſtruire; c'eſt que l'on rencontre bien moins d'obſtacles aux caprices ſyſtématiques dans des hommes machines que dans des êtres penſans; c'eſt qu'il eſt bien plus aiſé de faire abſtraction des foibleſſes de l'humanité, que d'y adapter un code fondé ſur la raiſon & l'expérience, bien plus que ſur l'empire d'une opinion

fantaſtique ; c'eſt que l'inventeur de ces moyens rigoureux, qui dégradent l'homme ſans effet, ne s'eſt pas apperçu qu'il a été entraîné hors du vrai par ſon amour-propre, parce que cet amour-propre déréglé ne peut s'épanouir que dans les réſultats, & que les moyens lui ſont indifférents, pourvu qu'ils le rapprochent de l'inſtant de ſa jouiſſance ; & comment, en effet, pourroit-on ſoutenir avec quelqu'apparence de ſuccès, que les principes Militaires ne doivent pas être ſoumis aux mêmes règles qui conduiſent le grand ordre d'une ſociété bien gouvernée ? & ces règles peuvent-elles être calculées autrement que d'après la faculté de ceux qui doivent leur être ſoumis ? L'homme change-t'il de nature à raiſon de la couleur ou de la forme de ſon habit, & un extérieur différent l'empêche-t'il d'être ce même homme que toutes les loix civiles écoutent & protègent hors du régime Militaire ? Perd-il tous ſes avantages parce qu'il a ſigné un contrat de défenſe, & fait un marché bien inégal aſſurément ? Non ſans doute, & c'eſt au contraire à la Nation a les lui conſerver dans toute leur pureté, & ſans permettre qu'il y ſoit attenté.

Déjà depuis long-temps le tableau moral de notre conſtitution Militaire m'avoit effrayé par le relâchement de ces principes ; l'accroiſſement monſ-

trueux de ſon immortalité vient d'être accru d'une manière ſi révoltante, qu'elle m'entraîneroit trop loin ſi je voulois en ſcruter les détails; je m'arrête ſur ce qui doit frapper le plus grand nombre, en conſidérant ſi ce que l'on fait aujourd'hui pour créer un nouveau Militaire en France, & les moyens que l'on emploie, ne tendent pas à l'anéantir plutôt qu'à l'élever.

Nos Chefs actuels, ſans égards pour toute valeur perſonnelle, ne conſidèrent plus que l'adreſſe & l'intelligence, ſans ces deux qualités, toutes les autres leur paroiſſent nulles, & ils excluent de la défenſe de l'Etat l'homme brave, mais d'une compréhenſion plus laborieuſe; l'homme vertueux, mais peu ſuſceptible d'agilité; l'homme fier & ardent, tout entier à ſes devoirs quand il s'agit de l'eſtime pour récompenſe, mais découragé & ſans action, quand on le replace au niveau de la foule. On ne veut plus connoître de différence entre les fautes que commet la foibleſſe humaine, & celles qui dérivent d'une mauvaiſe conduite habituelle; on confond la mal-adreſſe & la négligence, l'inaptitude & la mauvaiſe volonté; l'on veut que tous les hommes arrivent au même point, par les mêmes moyens, ſoumis aux mêmes peines, & ſans aucune des nuances que ſemble réclamer la variété de leurs caractères. Le mot

d'*humanité* n'a plus aucune valeur, & toute la ſcience militaire ſemble renfermée dans ceux de rigueur & de ſévérité ; ils ne veulent plus connoître que deux claſſes d'hommes & de Soldats, ceux qui ſont inſtruits & ceux qui ne le ſont pas. Les premiers doivent être maintenus au point où ils ſont arrivés par une rigueur inflexible, les autres doivent y parvenir par les mêmes moyens. Je les ai vu blâmer & tourner en dériſion celui qui conſultoit le caractère de ceux qu'il commandoit avant de les ſoumettre au régime de l'Ordonnance ; car c'eſt pour eux un être de raiſon que l'attachement d'un Corps pour ſes Chefs ; ils rougiroient d'accorder l'approbation que mérite celui qui cherche à faire naître le deſir de bien faire par la conviction du devoir ; ils dédaignent d'attacher aucun prix à la manière dont un Corps eſt compoſé, à l'eſprit qui l'anime, à l'honneur qui le conduit ; ils préfèrent la rectitude forcée d'un aſſemblage de victimes de la dureté & de la mauvaiſe foi, humilié par ſes Chefs, qu'ils ne ſavent que haïr, contenu par la crainte des châtimens, & abruti par tout le mépris & l'inconſidération auxquels tout homme eſt ſenſible, dans une proportion quelconque, & rapproché enfin de cet état paſſif qui ramène l'homme au-deſſous de lui-même, mais que l'on préfère aujourd'hui à tout.

Dans toutes les inſtitutions ſociales, dans la formation de tous les codes de loix, religieuſes, civiles ou criminelles, nous voyons ces grands & importans ouvrages ſoumis à une étude profonde & réfléchie de l'influence du climat, de l'empire du préjugé & du caractère de la Nation. Pourquoi donc ſe refuſer à écouter cette voix impérieuſe de l'eſprit de la Nation, dans la rédaction du régime militaire, qui s'étend ſur une portion ſi nombreuſe de Citoyens, & qui doit aſſurer la force d'un Etat? Les plus grands Légiſlateurs ont étudié long-temps les Nations avant de leur donner des Loix, bien sûrs qu'elles ne ſeroient acceptées, ſuivies & reſpectées qu'autant qu'elles s'adapteroient parfaitement au génie naturel de ces Nations. Mais nos Réformateurs modernes dédaignent ces principes qu'ils abandonnent aux erreurs de l'antiquité, ils veulent que tout fléchiſſe ſous l'empire de leurs nouvelles maximes; & loin de céder quelques droits à la ſageſſe & à la raiſon, ils eſpèrent qu'un Peuple entier, ſoumis & enchaîné par leur ſeule volonté, changera à leur voix d'eſprit, de mœurs & de préjugés.

La Pruſſe a détruit en France le véritable Militaire. L'impoſant enſemble & les réſultats étonnans des Troupes Pruſſiennes ont ſéduit & entraîné l'eſprit des Voyageurs, plus curieux que

réfléchis, & dès-lors l'on a cru en France qu'il étoit impoſſible de ſe bien battre à moins d'être calqué ſur les formes Pruſſiennes ; on n'a pas obſervé qu'une armée compoſée en grande partie de vagabonds raſſemblés des quatre coins du monde, ne pouvoit être conduite comme une armée formée de Citoyens & de François ; on n'a pas vu que ce n'étoit que l'exceſſive rigueur & la force des moyens qui ſoutenoit ce coloſſe militaire ; on n'a pas réfléchi ſur la véritable ſupériorité de l'armée Pruſſienne, qui réſulte de l'aſſujétiſſement continuel des Officiers à leurs Corps, de l'habitude & de l'expérience des Officiers-Généraux, qui ne ſont voués qu'à leurs occupations militaires, & ne ſont parvenus que par des talens éprouvés par le plus grand juge de l'Europe ; ils n'ont pas ſenti la différence qui exiſte entre des Officiers, pour qui l'état Militaire eſt un véritable état, & ceux pour qui il n'eſt qu'un acceſſoire, comme en France. Ils n'ont pas obſervé, qu'excepté les Etrangers, les Soldats Nationaux Pruſſiens ſont plus heureux que les nôtres ; mais oubliant l'effet de tous les moyens ſecondaires, ils ont cru obtenir les mêmes réſultats en imitant les formes & les principes de cette armée, & l'on a voulu nous rendre les émules d'une Puiſſance dont nous n'approcherons

jamais dans ce ſens, & que nous ſurpaſſerions promptement ſi l'on faiſoit uſage de nos véritables moyens.

Il eut été à deſirer qu'avant de renverſer tout le Militaire en France, on ſe fût profondément pénétré d'un mot que dit le feu Roi de Pruſſe à un Voyageur, à qui il avoit la bonté de parler ſouvent avec familiarité; converſant un jour des avantages militaires de chaque Nation : *Pour moi*, lui dit-il, *ſi je voulois conquérir le monde, je ne l'entreprendrois qu'avec une armée de François; mais*, ajouta-t'il auſſi-tôt, *je voudrois la commander.* Ce ſeul mot étudié avec l'attention qu'il mérite, nous auroit démontré d'une manière évidente que nous nous égarons en cherchant le vice de notre conſtitution militaire dans la formation de la claſſe inférieure de notre armée; mais que nous atteindrions le but véritable en nous attachant aux moyens de nous former des Chefs dignes de nous commander.

Par quels moyens a-t'on prétendu nous porter à cet apparent degré de perfection? Une exceſſive rigueur a ſur le champ remplacé la ſéverité néceſſaire & calculée ſur le génie de la Nation; pour obtenir une punition prompte, on a ſanctionné les coups de plat de ſabre que M. de Saint-Germain n'avoit introduits qu'avec beaucoup

de réſiſtance, & on les veut adopter à la fois comme correction humiliante & comme correction de ſimple diſcipline. Des Officiers-Généraux François ne rougiſſent pas de ſe dégrader au point de frapper eux-mêmes des Soldats légèrement coupables ou négligens ; à leur exemple, ce que l'on nomme aujourd'hui *bons Officiers* employent les coups à tout & par-tout ; & cependant peut-on croire que la Nation, dont le moindre individu peut intenter un procès au plus grand Seigneur s'il en eſt frappé, puiſſe être conduite par les mêmes moyens que l'on emploie chez une Nation où les Bourguemeſtres, les Seigneurs, les Baillis puniſſent de coups de bâtons les moindres fautes, ſans que le préjugé en ſouffre.

Pour nous donner l'enſemble que l'on admire chez les Allemands, on nous a enlevé cette vélocité qui a toujours fait le ſuccès des armées Françoiſes, on fait marcher peſamment & triſtement des gens dont le caractère eſt de ſe porter gaîment & leſtement par-tout où l'on veut les conduire, & ſur-tout là où ſe trouve le plus grand danger ; l'on perd ainſi ce que les Troupes Françoiſes avoient d'avantageux, pour y ſubſtituer ce que les Etrangers n'adoptent que par force & à regret ; car il eſt auſſi néceſſaire

de ne pas permettre la moindre désunion dans des Troupes qui n'attendent qu'une occasion pour s'évader, qu'il est nécessaire de donner la démarche de la confiance à des hommes que rien ne sauroit arrêter quand il s'agit de combattre. N'avons nous pas vu en Amérique & dans l'Inde, les Régimens qui étoient soumis en France à la plus rigoureuse discipline, faire des prodiges de valeur lorsqu'ils ont été forcément délivrés du joug de l'oppression ; ils oublioient alors tous leurs maux passés & ceux qui les attendoient, pour combattre comme des Héros ; & nous voulons réduire de pareils Soldats à l'état de machines, les livrant à toute l'inertie morale ! nous voulons obtenir d'eux de grandes choses lorsque les circonstances le commandent, sans leur tolérer ces mouvemens d'ame si naturels aux François, & qui justifient cet ancien préjugé qui leur donne l'honneur pour mobile exclusif.

Ne seroit-il donc pas possible d'accorder quelqu'empire à cet ordre immuable de la Nature, qui a déterminé la répartition de différens Peuples sous différens climats ; & qui, ayant voulu qu'ils fussent animés par diverses passions, annonçoit qu'ils devoient être nécessairement constitués d'une manière différente. Ne pourra-t'on jamais persuader à nos Réformateurs Militaires,

que des François destinés dans ce grand ordre de l'Univers à être François, ont quelques droits cependant à ne pas se voir transformés en Allemands ; peuvent-ils citer pour exemple que jamais, dans un autre pays que le nôtre, on se soit avisé de changer momentanément une portion de Nation, & avons-nous jamais vu hors de nos frontières vouloir faire des François, de ceux que la Providence avoit destinés à être tel autre Peuple ? C'est à ce grand œuvre que nous travaillons cependant avec autant de suite que de persévérance ; heureusement nous ne sommes pas encore entièrement réformés ; & si les nouvelles Ordonnances captivent pour un moment l'esprit national, il se redéveloppe bientôt, ne fut-ce que dans l'aversion insurmontable que l'on éprouve pour de pareils principes.

Outre l'erreur morale sur laquelle sont fondées les bases du Militaire de France, outre l'opinion destructive qui semble en avoir déterminé la réforme, guidé par les faux calculs, le manque de réflexions, souvent même la fantaisie d'un de ces génies inventifs si multipliés aujourd'hui ; il résulte encore de la manière injurieuse dont nos Chefs traitent les Officiers inférieurs sous l'égide d'un rigorisme incompatible avec l'esprit de la Nation ; il résulte, dis-je, un dé-

couragement général dans cette classe nombreuse, reconnue depuis long-temps pour être l'ame & le nerf des Armées Françoises. Depuis nombre d'années, ils s'étoient familiarisés avec toutes les connoissances nécessaires à des Militaires, & le plus grand nombre les avoient acquises, soit par une longue suite de service, soit par l'habitude & l'usage qui avoient remplacé l'aptitude à combiner ce genre de travail ; le résultat général étoit néanmoins que chacun étoit à peu près parvenu au point où il devoit être ; les Officiers servoient avec plaisir ; & si l'activité des changemens devoit frapper sur quelqu'abus, ce ne pouvoit jamais être la même raison qui dût amener un bouleversement général ; & cependant, en trois mois de temps, toute l'ancienne constitution Militaire a été réformée ; ces mêmes Officiers, forcés d'oublier tout ce qu'ils avoient appris & pratiqué jusqu'alors, ont été obligés de le remplacer par une foule de nouveaux principes, que la mémoire la plus heureuse ne peut pas se flatter de retenir en entier : on ajoute encore à leur découragement en annonçant que ces Ordonnances ne sont que provisoires, & que l'année suivante y apportera sûrement les changemens que les réflexions de toute l'Armée détermineront. Jusqu'à ce jour cependant, les Officiers instruits connoissoient les manœuvres

nœuvres & ſavoient les employer ; l'on eſtimoit, ſur-tout, ceux que l'expérience avoit formés dans le véritable art Militaire ; l'adminiſtration intérieure n'étant pas incompatible avec les ſoins du ſervice, ils ſurveilloient encore, ſans répugnance, des détails toujours minutieux. Mais dans un inſtant on veut, de ces mêmes Officiers, former des Calculateurs, des Inſtructeurs, des Régiſſeurs de boulangeries, hôpitaux, &c. &c. ; &, ſans conſulter leur aptitude, on les crée ce qu'ils ne ſe ſeroient jamais douté pouvoir être : des Officiers vieillis dans un ſervice fatiguant, ſont forcés, ſans égard pour leur âge, de devenir des Ecuyers par principe ; on oublie les peines qu'ils ont ſupportées, on mépriſe le repos que des campagnes pénibles appellent par des ſouffrances de tout genre, & l'on ne veut plus révérer cette vieilleſſe exemplaire, en qui l'honneur ſeul peut ranimer l'amour de la gloire, & faire revivre des forces qui long-temps ont ſu défendre l'Etat.

Le beſoin d'une application ſans bornes, pour arriver au point que les nouvelles Ordonnances exigent, annullent le prix que l'on devoit attacher aux connoiſſances acquiſes aux dépens des Ennemis ; on perd de vue combien un brave Officier, que l'expérience de la guerre a formé, eſt plus précieux à une Armée que le Général moderne,

qui n'a jamais combiné ſes manœuvres que dans un cabinet ou hors des proportions qu'exige le véritable art Militaire ; le dédain & les propos humilians ſont l'unique partage des Officiers, doués d'ailleurs de pluſieurs qualités eſſentielles, mais qui n'y réuniſſent pas l'adreſſe, la légéreté, & cette ſouple intelligence que les nouveaux principes ſemblent exiger ; pour ſimplifier enfin le travail de nos Officiers-Généraux, ils voudroient qu'Officiers & Soldats, tous fuſſent également calqués ſur le même moule ; de-là ce tourment perpétuel, cette agitation de principes, cette exigence de moyens ſouvent impraticables, qui dégoûtent d'anciens & fidèles Serviteurs, les obligent à demander leur retraite ; & qui les forcent à ſe ſoumettre à l'humiliation de voir qu'on ne leur diſſimule pas la ſatisfaction avec laquelle on la leur accorde.

C'eſt ainſi que nous perdons le peu d'Officiers expérimentés qu'une longue paix commence à rendre bien rares ; nous les regretterions en vain, ſi des circonſtances malheureuſes amenoient une guerre déciſive ; & nous ſentirions alors que nous perdons avec eux les vrais principes Militaires, non ceux qu'exige le coup d'œil d'une parade régulière, mais ceux qui deviennent la ſauvegarde d'une Armée & la terreur des Ennemis.

L'on ne s'eſt pas apperçu non plus, au milieu des détails du nouveau régime Militaire, combien l'on avoit interverti l'ordre véritable de chaque grade, & combien on avoit éloigné chacun de la place & des fonctions qui lui étoient attribuées.

Les Officiers-Généraux, réduits aux objets qui n'appartenoient autrefois qu'aux Colonels, ou même aux Majors, ſont attachés à la ſuite des plus petits détails, rien ne doit échapper à leur active obſervation, & cette étude continuelle de minutieux réſultats, les éloigne néceſſairement de l'étude qui développe le génie & étend ſes moyens. Il me ſemble au contraire qu'arrivés à ce grade important, tous les moyens ſecondaires devroient diſparoître, & ils devroient alors ne plus s'appliquer qu'à acquérir la connoiſſance la plus profonde de tout ce qui eſt relatif aux mouvemens d'un corps d'Armée, plus ou moins nombreux, l'aſſiette des camps, les précautions qui en aſſurent la tranquillité, la vélocité des mouvemens, l'art de les dérober, le coup d'œil & le calme qui ſeul peut ſaiſir l'enſemble d'une auſſi grande machine. Telles ſont les baſes qui conſtituent un Officier-Général de guerre, & qui doivent uniquement l'occuper : & qu'eſt-il réſulté en effet de la connoiſſance de la multitude des détails &

de la rectitude ſcrupuleuſe des manœuvres, qui paroît aujourd'hui former le ſeul but qui excite l'ardeur & l'ambition de nos Officiers-Généraux ? Nous avons vu ces mêmes Officiers-Généraux raſſemblés à un camp de paix, hors d'eux-mêmes dès que leurs mouvemens devoient être aſſujettis aux principes de la guerre, nous les avons vu ſe couvrir de ridicules, & devenir le ſujet de la dériſion de toute l'Armée, & principalement des Officiers & même des Soldats qui avoient fait quelques campagnes ; nous les avons vu s'échauffer & courir ſans réſultat, contrariés continuellement entre ce qu'indiquoit le bon ſens & la crainte de compromettre la plus légère régularité d'une manœuvre ; nous les avons vu prouver leur ignorance profonde de toute poſition militaire par la manière bizarre dont ils les ſaiſiſſoient ; nous les avons vu enfin, dans des ſimulacres de combats, préférer de former des circonſtances de guerre d'après leurs manœuvres, plutôt que d'adapter leurs manœuvres aux circonſtances de la guerre ; & après avoir contrarié toute application aux véritables idées Militaires, ſe pavanner avec complaiſance de l'effet régulier de leurs mouvemens. C'eſt ainſi que, prouvant à chaque pas l'ignorance de l'art de la guerre, ils nous annonçoient les malheurs qui nous attendroient en combattant

ſous leurs ordres. Dès-lors la confiance s'évanouit ; & ſans confiance dans ſes Chefs, que peut faire une Armée ?

Les Colonels, ſoumis à la ſurveillance continuelle & rigide des Officiers-Généraux, Commandans de Brigades, ſcrutés & contrariés tour-à-tour par ces Officiers, par les Inſpecteurs, les Lieutenans-Généraux, Diviſionnaires, ſans autorité, & par conſéquent ſans conſidération, ne ſachant ſouvent à quels ordres ils doivent déférer, perdent enfin toute énergie : l'émulation n'anime plus leurs travaux, & ſous un régime auſſi deſtructif de toute ambition de bien faire, ils ne peuvent plus être que les froids exécuteurs des volontés multipliées des Officiers-Généraux ; doués des talens les plus néceſſaires & les plus avantageux, mais sûrs d'obtenir un grade ſupérieur après un certain nombre d'années, ils ſont loin d'être jaloux de troubler leur tranquillité par des ſoins dont on ne veut plus connoître le prix, quand ils n'émanent pas des premiers pouvoirs de l'Armée.

La dégradation des premières places militaires a néceſſairement entraîné celle des grades inférieurs : chaque Officier ne trouvant plus à mettre en jeu les reſſorts de ſon amour-propre & l'ardeur qu'inſpire le ſuccès de ſon travail, accablé de

détails ſerviles, ſurchargé d'occupations juſqu'alors abſolument étrangères à des Militaires, ſans eſpoir de parvenir, ſi le hazard ne l'a pas placé dans l'ordre fortuné appellé à commander les Régimens, ſe retire, ou remplit avec dégoût les charges pénibles d'un ſervice dont rien ne le dédommage.

Parmi les effets les plus dangereux des nouveaux principes Militaires, nous devons compter ſans doute, pour tout Officier parvenu, l'excluſion abſolue des emplois ſupérieurs. Nous n'avons jamais vu un trop grand nombre d'Officiers de fortune obſtruer la carrière qui nous porte aux premiers grades dans les temps même où tout leur en favoriſoit l'entrée, & pourquoi donc aujourd'hui exclure formellement des places que l'on accorde à la faveur, ces honorables Militaires qui n'y peuvent arriver qu'en ſurmontant une foule d'obſtacles ? Peut-on donner trop d'occaſions de développement au mérite, & ne doit-on pas au contraire lui faciliter toutes les routes ; le ſeul moyen de dédommager des ſacrifices qu'exige une longue ſuite de ſervices, n'eſt-il pas de ne montrer qu'une perſpective toujours prolongée à celui que l'ambition de parvenir élève & anime dans tous les grades ? Plaignons l'erreur que ſanctionne la nouvelle Ordonnance en élevant une barrière inſurmontable entre la claſſe favoriſée de

la Cour, & celle des Bas-Officiers, ſi utile au bien du ſervice ; ils ne voyent plus en effet devant eux qu'une carrière très-bornée, ſans eſpoir de diſtinction, toujours médiocre & toujours humiliante, puiſque la ligne de démarcation eſt irrévocablement tracée, & donne peu d'eſpoir d'être un jour ſurmontée. Notre étrange aſſerviſſement aux principes des autres Nations, n'a cependant pas influé ſur cette partie de l'Ordonnance ; &, ſourds à l'empire de la raiſon, nous oublions que ce n'eſt pas ainſi que Louis XIV s'eſt formé des Défenſeurs & des Héros ; & ſon ſiècle, & même le nôtre, n'eût pas été illuſtré par autant de grands Hommes, ſi le mérite avoit été ſoumis à la rigueur de pareilles entraves.

Il me ſemble qu'avant de renverſer en entier le Militaire François, on auroit dû étudier, avec la plus grande attention, l'Hiſtoire de nos ſuccès & de nos déſaſtres, pour arriver, par un examen bien réfléchi, à la connoiſſance des cauſes qui les avoient déterminés. Alors, vraiment éclairés ſur les vices qui s'oppoſent à ſa perfection, on auroit pu reconſtruire ce grand édifice ſur des baſes certaines, & la grandeur & ſûreté de la France en eût été le réſultat. A-t'on ſuivi cette marche, auſſi ſimple que raiſonnable ? Non ſans doute, les véritables leçons conſignées dans la

ſuite de notre Hiſtoire, s'échappent ou ſe perdent dans le vague d'obſervations ſyſtématiques ; nos Réformateurs modernes auroient trouvé abſurde de chercher dans l'étude de nos revers une ſource d'où devoit rejaillir une gloire nouvelle pour les armes françoiſes. Le récit fidèle de nos malheurs fréquens, & de nos avantages moins nombreux, n'a paru à leurs yeux qu'un tableau mal deſſiné de combats irréguliers, qui ne ſeroient plus d'uſage d'après les idées lumineuſes qui, ſous leurs ordres, dirigeroient nos armées ; mais pourquoi ſe ſont-ils autant éloignés d'approfondir cette grande leçon Militaire ? C'eſt qu'elle leur eût appris ce qu'ils ne veulent ni connoître, ni croire ; c'eſt qu'elle leur eût montré qu'ils étoient plus ſuſceptibles d'améliorations & de changemens que l'Armée même, & qu'ils s'aveuglent & veulent aveugler.

En effet, en étudiant avec attention les différentes cauſes ſecrettes de nos défaites & de nos victoires, quel ſpectacle nous préſente le tableau des Armées Françoiſes ? Un petit nombre d'Officiers-Généraux ſoumettant la fortune des armes par la ſupériorité de leur génie, & un très-grand nombre effrayés du poids & de l'importance des fonctions qui leur étoient confiées, ſoutenant par orgueil un rôle pour lequel la Nature leur avoit refuſé les forces ſuffiſantes ; mais plus la tâche

leur paroiſſoit pénible, & plus ils devenoient préſomptueux & confians dans leur ſeule idée ; ce n'étoit rien pour eux de ſacrifier des milliers d'hommes & la gloire de leur Patrie au redoutable aſcendant de la perſonnalité : dans ces terribles inſtans on les voyoit chancelans dans leurs projets, timides par inſtinct, haſardeux par vanité, & ſe vouer à la valeur des Soldats ; mais leur impéritie n'avoit laiſſé aux troupes qu'ils commandoient que la méfiance pour guide, & des revers pour trophées.

Si de tels Généraux ont paru trop ſouvent dans ces temps, où des guerres longues & difficiles forçoient le talent à ſe développer & l'eſprit de ſyſtême à s'aſſoupir, dans ces temps où il falloit combattre & non pas raiſonner, & où la véritable école enfin ſe trouvoit ſous le feu des ennemis, que n'aurions-nous pas à craindre, aujourd'hui que l'expérience a perdu ſon empire, que nos Officiers-Généraux croyent avoir tout acquis, parce qu'ils ont appris l'art de tourmenter les Troupes par mille moyens qui les fatiguent ſans les inſtruire ; & qu'enfin ils ſont autant pénétrés de leur profond ſavoir, que la raiſon ſemble en démontrer l'erreur.

Mais dans ces temps mêmes que nous préſente l'Hiſtoire, par quelle heureuſe circonſtance a-t-on

vu les plans les plus défectueux, les projets les plus absurdes couronnés tout-à-coup du succès le plus inattendu ? Qui a réparé les fautes de ces mêmes Généraux & sauvé la gloire de la Nation ? Quelques poignées de Soldats, perdant tout souvenir de règles & même de discipline, n'écoutant plus que la voix impérieuse de l'honneur & de la vengeance, fondoient avec rage au milieu des Ennemis victorieux, & par des actions dignes des temps fabuleux, leur arrachoient cette même victoire dont ils se croyoient assurés. Les Généraux effrayés cherchoient en vain ce qui avoit pu produire un changement aussi prodigieux dans leur position & leur fortune. Mais bientôt, moins étonnés & plus tranquilles, ils venoient froidement recueillir les hommages & les récompenses que l'on prodiguoit à leurs erreurs ; jamais, cependant, ils n'osoient avouer ce qu'ils devoient au hasard & à la valeureuse ardeur des François, qui avoient écarté les revers dont avoient été menacés leurs talens & leur réputation.

C'est en étudiant, sous ce rapport, l'histoire de nos guerres, que de nombreux exemples nous découvrent sans cesse les fautes les plus graves réparées par la courageuse résistance & l'impétueuse ardeur de quelques Régimens François ; mais jamais nous n'y verrons, qu'à moins d'impossibilité

démontrée, nos Troupes ayent refusé ce que l'on attendoit de leur valeur, lorsque la confiance dans leur Chef leur préfageoit des succès.

Quel réfultat peut-on tirer de pareilles obfervations, fondées fur des exemples multipliés ? C'eft qu'en France, la Nation n'a jamais varié dans fes heureufes qualités ; c'eft que plus nous approfondiffons ces qualités, & plus nous devons être convaincus que le François a toujours été brave, un peu trop raifonneur pour ce qui rend la confiance néceffaire, fi l'on veut en obtenir des effets étonnans ; mais qu'il devient capable d'efforts furnaturels, quand une fois cette confiance eft établie. Il réfulte enfin qu'après avoir fuivi le Militaire François dans fes différentes époques, nous devons être bien confirmés dans l'opinion qui place le vice radical de l'Armée Françoife, dans la préfomption & l'ignorance de fes Officiers-Généraux, & non dans la valeur des Soldats qui la compofent, & nous n'avons jamais vu que cette valeur ait été remplacée par la févérité outrée des moyens, ou la rectitude plus ou moins fcrupuleufe de fes manœuvres.

Mais étant conduite aujourd'hui par des Chefs, dont les talens n'ont pas été mûris par l'expérience néceffaire de la Guerre, nous voyons, avec douleur, combien ils font loin de nous rendre la juftice que nous méritons ; ils croyent avoir tout obtenu

en formant des Troupes à leur manière ; ils ſont intimement convaincus que l'Armée Françoiſe une fois montée ſur l'Armée Pruſſienne ou Autrichienne, ils deviendront eux-mêmes auſſi-tôt des Keith, des Sedlitz, des Molendorff, des Laudons, des Frédéric enfin ; mais ils ne veulent pas ſe perſuader que ces grands hommes, placés à la tête d'une Armée Françoiſe, n'auroient pas cherché à les métamorphoſer en Allemands ; mais, qu'au contraire, leur génie auroit ſu tirer parti des qualités précieuſes d'une Nation méconnue par elle-même, mais toujours auſſi diſtinguée.

Formons les vœux les plus ſincères pour que les lumières qui brillent aujourd'hui de toutes parts, jettent enfin un rayon de vérité ſur la formation du Militaire François ; alors, ſans doute, on ſe perſuadera que les François ſont toujours ce qu'ils ont été, & qu'il eſt bien préférable de profiter de leurs avantages, plutôt que de les anéantir pour les rendre mauvaiſes copies de Nations étrangères. Peut-être même ſentira-t-on qu'intervertir l'ordre de la nature eſt une entrepriſe dont le ſuccès ne peut être eſpéré ; on ceſſera de tourmenter Officiers & Soldats, pour former une Armée étrangère, de celle qu'on a le bonheur de poſſéder, & l'on renoncera au chimérique projet de faire de mauvais Allemands avec de bons Fran-

çois ; alors nous verrons que loin de rendre l'état de Soldat, un état de contrainte habituelle, de souffrance journalière, sans espoir d'avancement, sans indulgence pour les inconvéniens inséparables de la qualité d'hommes, sans considération pour le mérite, sans émulation, sans véhicule pour aucune espèce de vertu morale, on rendra à cet état honorable tous les avantages qui lui sont dus ; l'estime des Chefs sera la récompense & l'appui des ames fortes & courageuses, l'élévation & l'énergie seront développées & dirigées ; mais l'utilité publique, l'existence même du Soldat seront assurées de manière à lui rendre sa position desirable, & à la faire respecter : on n'assimilera plus l'homme marqué au sceau du mépris, à celui que tout doit faire considérer, & la vie guerrière du Soldat sera rendue aussi douce que l'exactitude du service pourra le permettre. On ne craindra plus de perdre ses hommes que le bien être retiendra autant que l'honneur ; alors nous ouvrirons tous les canaux qui peuvent faciliter le cours des vertus patriotiques ; nous offrirons un vaste champ à l'émulation dans tous les grades, sans lui fixer des limites, car le mérite ne doit jamais en appercevoir ; & bien pénétrés de l'idée, malheureusement trop prouvée, mais mal reconnue, que nous ne devons nous occuper qu'à former des Officiers-

Généraux, par tous les moyens qu'une longue paix peut permettre, nous les verrons convaincus que s'ils font la force ou la foibleſſe de nos Armées, c'eſt à eux à s'inſtruire & à ſe former, & non à détruire pour mal créer : alors nous verrons le véritable talent & les grandes vertus Militaires s'élever ſur les débris du faux mérite & de la faveur ; alors, accroiſſant notre force de l'égide de la confiance, nous pourrons tout eſpérer du ſuccès de nos armes, & la gloire de la France ſe repoſera ſans trouble ſur les baſes reſpectables d'une Armée auſſi bien organiſée.

FIN.

NOTE

Des Ouvrages qui regardent la discussion présente des droits du Tiers, contre les prérogatives & prétentions de la Noblesse, du Clergé & de la Robe, qui se trouvent chez les mêmes Libraires.

Avis au Tiers-Etat, in-8°. 1 l. 4 s.

Lettres contre les Immunités Ecclésiastiques, en réponse aux Remontrances du Clergé, de 1776 & de 1778, in-8°. broché, 3 l.

Ultimatum d'un Citoyen du Tiers-Etat au Mémoire des Princes, présenté au Roi, in-8°. 1 l. 4 s.

Avis aux Parisiens, in-8°. 12 s.

Manière dont les Parisiens doivent s'assembler & faire connoître leur vœu, in-8°. 12 s.

Jugement du Champ de Mars, rendu le Peuple assemblé, les Laboureurs y séant, du 26 Décembre 1788, in-8°. 1 l. 4 s.

Plaintes, Doléances, Remontrances & Vœu de N. bourgeois de Paris, in-8°. 1 l. 4 s.

Le Fanal du Tiers-Etat, in-8°. 1 l. 4 s.

Discours dans lequel on examine les deux ques-

tions ſuivantes : 1°. Un Monarque a-t'il le droit de changer une conſtitution évidemment vicieuſe ? 2°. Eſt-il prudent à lui, & eſt-il de ſon intérêt de l'entreprendre ? ſuivi de réflexions pratiques, par le Comte de Windiſch-Grætz, in-8°. 1 l. 16 ſ.

Principes poſitifs de Fénelon & de M. Necker ſur l'Adminiſtration, in-8°. 1 l. 4 ſ.

Conſidérations ſur l'Ordre de Cincinnatus, par le Comte de Mirabeau. Londres, 1788, in-8°. broché, 5 l.

Les Curés de Dauphiné, à leurs Confrères les Recteurs de Bretagne, in-8°. 18 ſ.

Le Clergé ſoumis à la Corvée par les Loix du Royaume, 12 ſ.

Plan de conduite donné à l'Archevêque de Sens, Principal Miniſtre, au mois de juin 1788, dont l'Original en chiffres a été trouvé chez lui, 1789, 12 ſ.

La Première aux Grands, 1 l. 4 ſ.

Lettre d'un Curé du Lyonnois, à Monſeigneur l'Archevêque & Comte de Lyon, au ſujet de ſon Mandement ſur le beurre, le lait, le fromage & les œufs, 18 ſ.

Le Tout eſt-il plus grand que la Partie ? 1 l. 4 ſ.